JACQUELINE CHÉNIEUX
Échanges épistolaires
entre Edward James et Leonora Carrington

Non seulement Edward James (1917-1984) témoignait à l'égard de l'œuvre de Leonora Carrington cette admiration sans réserve que l'on a pu découvrir dans les préfaces de catalogues reprises dans les pages qui précèdent, mais il avait assez d'affinités avec la personnalité exceptionnelle qu'elle fut et reste pour échanger avec elle une correspondance personnelle et affectueuse, tout en l'aidant financièrement, comme il l'avait fait antérieurement pour Dalí et Magritte, par des achats nombreux de ses œuvres. De cette correspondance, je voudrais ici tirer quelques informations factuelles bien intéressantes qui concernent certaines œuvres de Leonora datant des années 1946 à 1950, et surtout silhouetter la tonalité et le domaine de ces échanges. De ces lettres nous possédons, grâce à Didier Girard, des informations sûres, lui dont les travaux en langue française portant sur Edward James font référence[1]. Les traductions sont aussi de lui. Les dernières lettres qu'il a eues en mains dataient de la fin de 1966. Nous nous bornons ici aux échanges de l'après guerre et n'évoquerons pas la lettre de 97 pages qu'Edward James envoya à Leonora en 1961…

En effet, écrivain prolixe, poussé par des images et des mots qui semblent le hanter comme on peut l'être aux confins du sommeil, Edward James est porté dans ses recueils de poésie par les rythmes qui fondent la langue anglaise. Il est aussi l'auteur de romans, publiés durant les années 30. Etait-il fils adultérin du roi Edward VII? Sans doute. Fils en tout cas d'une veuve doublement veuve, d'un époux et d'un amant. La fortune de sa famille le délie des obligations d'une réalité qu'il n'a que trop tendance à oublier. Il parcourt les continents en tous sens à une époque où ce n'est pas si commun. Il avoue la manie de ne jamais payer en totalité les factures des bijoux achetés que les grands bijoutiers lui envoient: ne s'aperçoit-il pas que ces dernières s'amenuisent de mois en mois?

Heureusement nous sommes ailleurs: les échanges entre Leonora Carrington et Edward James sont empreints d'une belle simplicité de ton et

1. Didier Girard, *Edward James, poète hypnagogique*, thèse de doctorat de l'Université Paul-Valéry, Montpellier 3, tome 1 et tome 2 (annexes), 1998. La bibliographie de langue anglaise et américaine sur Edward James, très volumineuse, semble plus anecdotique.

d'une grande confiance réciproque. Lorsque Edward James, le 2 octobre 1946, de 6707 Milner Road, Hollywood 28, écrit à Leonora, ce n'est pas la première lettre qu'il lui envoie après la guerre: la précédente devait dater de l'hiver 1945-1946. Il s'excuse de ce délai: « … je suis tombé malade comme vous l'expliquera cette lettre dans les détails qui me mettent au supplice jusqu'à sa conclusion finale que l'on pourrait dès à présent réduire à 9 mots, avant même de l'écrire: ' je suis terriblement désolé, mais je suis 'Monsieur Catastrophe' […].Je viens de passer par une sorte de dépression nerveuse. C'est quelque chose qui ne m'était jamais arrivé pendant les 39 années de ma vie distraite et désordonnée. Je suis passé par des crises bien plus graves que celle de ces derniers mois, j'ai dû affronter des difficultés bien plus grandes, et j'ai connu des peines bien plus dures, sans en être affecté de la sorte. La période troublée après la mort de ma mère, et les disputes de famille qui ont suivi, m'ont rendu bien plus profondément malheureux que je ne le suis ces derniers temps, et c'est peu dire car je n'étais alors qu'un enfant. L'amertume de mon divorce quelques années plus tard fut un coup encore plus difficile à surmonter. »

Or c'est elle qui le réconfortera. Leonora Carrington, Francisco Pimentel 91-A, Mexico DF à Edward James, le 17 octobre 1946: « Ce que vous m'apprenez sur votre dépression m'attriste. Il me semble qu'il n'est pas difficile de se rendre fou si on le veut vraiment; les raisons et les soucis apparents ne comptent pas vraiment. Ils agissent comme des révélateurs sur quelque chose qui est déjà là, comme les derviches qui se font tourner pour atteindre le nirvana ou je ne sais quoi, notre subconscient assurément. Je ne vois pas pourquoi vous devriez vous rendre malade à chercher des excuses pour pouvoir vous reposer. Il me reste à découvrir pourquoi, pour les gens de notre génération, prendre du repos est considéré comme un crime? S'auto-punir est une affreuse perte de temps; c'est en fait beaucoup plus difficile de prendre soin de soi que des autres. Vous avez l'air d'avoir un don particulier pour vous torturer à tel point que cela finit par vous rendre fou. Je connais tout ça par cœur et le meilleur médicament à administrer est la raison claire et froide, et surtout ne pas rester allongé sur son lit à pleurer une maman ou une nounou qui ne sont plus là. Voilà qui résume, me semble-t-il, votre dépression nerveuse et mon propre séjour pendant six mois dans une maison de fous. »

Edward James à Leonora Carrington, le 15 mai [1949?] « Pour la majorité des gens qui en veulent à la vie, la rengaine est généralement que leur vie est ennuyeuse, pas assez remplie, ou dépourvue d'intérêts. Dans mon cas, c'est exactement le contraire. Quasiment tout m'intéresse, si bien que les actions que ces intérêts suscitent finissent toujours par venir contrarier ou interrompre l'accomplissement d'un autre intérêt. »

Cependant Edward James est aussi celui qui suggère des thèmes à la peinture onirique de Leonora, et celui auquel Leonora demande des conseils pratiques. Edward James, 6707 Milner Road, Hollywood, à Leonora Carrington, le 2 octobre 1946: « L'un des rares rayons de soleil de ces dernières semaines a été la lettre dans laquelle vous m'appreniez que vous aviez commencé le *Paysage marin*[2]. Cela m'a fait tellement plaisir de savoir que vous vous y étiez mise. J'espère que la femme se tiendra debout dans un bateau. Y aura-t-il des oiseaux sur sa robe ou des petites scènes de paysage où s'intégreraient des petites cabanes remplies de personnages? Je la vois vêtue dans un long manteau, plutôt 14e siècle, comme les dames en portaient à la Cour du Dauphin à l'époque de Jeanne d'Arc. Peut-être y aura-t-il de petits *aperçus*[3], dans les plis de son manteau de reine, d'éclipses de lune et de curieuses bêtes en pleine conversation sur toutes sortes de sujets; en fait, ce serait une robe recouverte de conversations. Ou ce qui serait joli aussi, ce serait de la recouvrir de petits oiseaux aux couleurs vives depuis le lobe de son oreille jusqu'à la cheville. »

Leonora Carrington, Francisco Pimentel 91-A, Mexico DF à Edward James, le 17 octobre 1946, en réponse à une lettre dans laquelle Edward James l'a conseillée sur les galeries newyorkaises: « Je n'ai eu aucun contact personnel avec Iolas et personne ne m'a donné de nouvelles à son sujet. Qu'est-ce que vous pensez que je devrais faire au sujet de l'exposition? Est-ce que vous pensez que la galerie Hugo[4] est sérieuse, ou non? Je pense écrire à Esteban [Francès] pour qu'il aille y faire un tour. Il me semble que c'est important de faire attention avec qui on démarre. Je travaille de manière spasmodique mais le *niño* Gabriel prend beaucoup de temps. J'aimerais changer de logement et avoir un petit jardin ou une cour pour qu'on ait un peu d'air et de soleil. On cherche ici et là.[…] Remedios Péret vient de me dire qu'elle a reçu une lettre d'Esteban Francès qui dit que Iolas est à New York et donc j'imagine que vous allez en savoir plus. Votre *Paysage marin* avance lentement »

Ou bien, le 11 novembre 1946: « Mon cher Edward, c'était vraiment adorable de votre part de m'envoyer ces pinceaux! J'ai pratiquement terminé le grand *Paysage marin* et Chiki va prendre une photo pour que vous voyiez à quoi il ressemble. On est très content du résultat! En fait,

2. Tout laisse penser que c'est de la toile titrée plus tard et définitivement « La Géante » qu'il s'agit. En arrière-plan, la mer et ses poissons, ainsi que des barques et des bateaux. Des oies sauvages s'échappent de dessous sa large cape.

3. En français dans le texte.

4. Cette galerie newyorkaise restait proche des Surréalistes.

c'est une sorte de Géante avec un visage de lune, dans un champ de blé qui est aussi sa chevelure (dorée). Sa cape est blanche et elle porte une robe d'un rouge brun roux, faite de panneaux dans lesquels des personnages-oiseaux font la conversation. De la cape sortent des oies sauvages qui l'encerclent (des oies couleur de grosses groseilles). Elle se tient debout devant une sorte de mer turquoise où l'on voit des petites îles, une baleine, des chasseurs de baleine aux allures d'Indiens, des bateaux et des fruits de mer. Le ciel est nuageux et on sent qu'un orage menace. Dessous, apparaît un paysage anglais avec des arbres touffus entre lesquels court à toute vitesse une femme blanche pourvue de quatre ailes et pourchassée par des dogues allemands et des paysans armés de fourches, de râteaux, de chaises… Ceux-ci sont minuscules par rapport à la Géante. De toute façon, si la photo sort bien, vous allez voir tout ça. Dites-moi si vous voulez que j'apporte tout de suite *La Maison d'en face* à la galerie Inès Amor ou est-ce que vous voulez voir *La Géante* d'abord? Je ne sais pas combien tout cela coûterait pour être envoyé à New York mais ce serait certainement préférable que Plutarco[5] les apporte lui-même, et dans ce cas je ferai faire une caisse pour mettre les deux dedans. Si vous aimez le *Paysage marin* vous pouvez le payer après, et si vous ne l'aimez pas, vous pouvez le confier à Pierre Matisse[6]. D'ailleurs, Edward, ce serait merveilleux si vous pouviez parler à Pierre. Je le connais bien et je crois qu'il m'aime bien, je ne lui ai jamais parlé directement de me prendre dans sa galerie car je déteste faire ce genre de choses pour moi-même mais peut-être voudriez-vous faire cela pour moi? Donnez-lui mes *saludos* et parlez-lui du bébé car ça l'intéresse beaucoup. Embrassez également Esteban [Francés] pour moi et dites-lui que je vais lui écrire. Je n'ai aucun arrangement particulier avec Iolas. »

Edward James à Leonora Carrington, le 15 mai [1949 ou 1950] « …Ce fut pour moi une sorte de profanation de cette peinture que de voir l'acteur[7] déballer *La Maison d'en face*[8] et, dès lors, je n'ai cessé de faire des incantations tout autour, avant de l'accrocher au mur plus tard. Une fois seul, j'ai déballé *La Géante*, *Palatine Predella* et *Le Pèlerinage à Sirius* et les ai montés dans ma chambre à 3 heures du matin, tout seul. Ainsi, même l'acteur ne les a jamais vus (il a eu ce qu'il a mérité!), sauf un des domestiques qui nous a quittés depuis mais qui, en découvrant *La Géante*, a été

5. Plutarco était un des protégés mexicains d'Edward James, qu'il avait présenté à New York à Dali ainsi qu'à Bette Davis. Il se flatte que ces derniers l'ont eux aussi apprécié.

6. La première exposition personnelle de Leonora Carrington aura lieu en effet à New York chez Pierre Matisse en 1948.

7. Il s'agit de l'ami, comédien, de John Morris, ce dernier étant un photographe californien devenu peintre. Edward James n'apprécie guère ce compagnon, qui est aussi son invité à West Dean.

8. En français dans le texte.

pris d'un fou rire incontrôlable. Je l'ai mis près d'un Brueghel à cause de la similitude technique entre les deux. »

Leonora Carrington à Edward James [printemps 1949/1950?]
« Mon très cher Edward, Votre lettre m'a rendue heureuse presque toute une semaine durant. Je n'y ai pas répondu tout de suite car j'ai essayé de mettre la main sur Plutarco. La dernière fois que je l'ai vu, il partait pour rentrer au *rancho* et s'occuper du problème du café. Je vais le rappeler aujourd'hui au téléphone mais peut-être vous a-t-il déjà écrit? Je suis dans l'expectative sur ce qui va se passer dans un avenir proche car j'ai envoyé des photos de mes peintures à Henri Parisot à Paris et la Galerie Pierre Loeb me propose de monter une exposition cet automne[9]. Les photos ont déclenché un enthousiasme extraordinaire. Je viens de vendre *999* à l'une des sœurs d'Inès Amor. *L'Artiste voyage incognito* est sans doute déjà vendu, tous les dessins (et les poupées) sont vendus et le *Bon Roi Elkhorn*[10] aussi, à nul autre que Luis Buñuel! Les critiques étaient déchaînés et il y a eu beaucoup de publicité qui, dois-je le dire, n'avait pas été préparée. Vos *Gemini* attendent votre arrivée. Pour quand est-elle prévue? J'essaie de trouver le courage de me rendre en Angleterre, faire un petit tour à Paris en laissant les Antéchrists ici. [il s'agit des enfants!]

La curieuse relation qu'Edward James entretenait avec l'argent nous donne aussi de savoureux échanges, où l'on voit Leonora asséner quelques vérités de bon sens.

Edward James à Leonora Carrington, février 1946: « Cela a dû vous paraître affreusement pingre de ma part en juillet dernier, à Mexico, de ne pas vous avoir proposé de vous payer immédiatement la totalité des 450 dollars pour le tableau *La Maison d'en face*, plutôt que de vous laisser ce chèque de 250 que je vous ai donné de manière pour le moins maladroite. Le fait est que je n'avais pas encore reçu le virement que j'attendais de ma fondation et si je m'étais délesté de 250 dollars de plus, je risquais de ne plus avoir assez pour mon voyage de retour. Mais j'étais alors très gêné de vous raconter tout cela car j'avais dépensé le reste de mon "oseille" pour cette chaîne en or ridicule que j'ai laissée à la banque à Mexico. »

Leonora Carrington, Francisco Pimentel 91-A, Mexico DF, à Edward James, le 17 octobre 1946: […] « Un grand merci pour la lettre et le chèque de 450

9. La seule exposition de Leonora Carrington ayant eu lieu chez Pierre Loeb est datée de 1952.

10. Titré usuellement désormais *Le bon roi Dagobert*. J'en parle ici même p. 15, puisque Henri Parisot m'a communiqué la photographie faite par « Chiki » qui porte au dos le titre *Elk Horn*, le Dieu cornu. Thématique celte que commente aussi dans cette livraison même de *Pleine Marge* Yves Vadé.

dollars pour *La Maison d'en face*. S'il vous plaît, dites-moi si vous voulez que je vous envoie le tableau chez vous, à Hollywood? Ou ailleurs? Je peux vous le faire envoyer par la galerie Inès Amor par avion ou par transport routier, à votre guise. Dites-moi ce que vous décidez car il faut que l'on prenne des photos avant qu'il ne disparaisse, à moins que nous ayez l'intention de venir au Mexique avant de partir pour l'Angleterre?

En ce qui concerne vos problèmes d'argent, ou vos complexes à ce sujet, c'est simple comme bonjour: soit vous en avez, soit vous n'en avez pas. Dans le premier cas, profitez-en; dans le second, vous ne risquez tout de même pas, un jour, de mourir de faim. Dans un cas comme dans l'autre, vous n'avez aucune raison de vous sentir coupable et il n'y a que vous qui pouvez régler ça.

Pour nous, tout va bien. Le bébé, Gabriel, a été vacciné aujourd'hui contre la variole et Chiki travaille beaucoup. J'ai un mal de dents terrible et j'ai l'impression d'avoir une corne de jeune rhinocéros au fond de la bouche qui va devoir sortir. Rien que d'y penser, cela me terrorise. »

Les échanges sont savoureux aussi quand ils portent sur la vie quotidienne –- qui nourrit tant de contes de Leonora –- et sur les amis et connaissances.

Leonora Carrington, Francisco Pimentel 91-A, Mexico DF, à Edward James, 17 octobre 1946: « J'ai un nouveau chat, plutôt affreux, Poppy, qui est très doué pour attraper les souris, et les deux chiens sont bien gros, très en forme et très sales. L'oiseau à la tête bleue se déplume et ressemble de plus en plus à un vautour charognard avec son cou décharné et goitreux et ses yeux caverneux et malfaisants. Curieusement, il continue à se nourrir de graines pour les oiseaux alors qu'on s'attendrait plutôt à le voir avaler des gros morceaux de viande de cheval.

Comme je ne sors presque jamais, je n'ai pas de ragot à vous raconter, si ce n'est que Sig. Larrea (vous connaissez le Juan Larrea des *Cuadernos Americanos*?) vient de rentrer de Paris et qu'il m'a fait un compte rendu plutôt déprimant sur nos Frères surréalistes à Saint-Germain-des-Prés. Apparemment, Breton est de retour sur le Saint Siège aux Deux-Magots, Picasso a abandonné Dora Maar pour une jeunesse d'une vingtaine d'années qu'il tient cloîtrée loin des yeux voraces. Ils peignent tous comme des forcenés et Paul Éluard [est devenu?] le poète extraordinaire de la nouvelle tendance, communisme, ou quoi que ce soit d'autre… Rien de vraiment intéressant ou d'amusant.

Je dois maintenant m'arrêter pour préparer le dîner. »

Edward James est aussi le conseiller lorsque s'amoncellent les menaces d'une nouvelle guerre, en 1947. Leonora Carrington à Edward James, le 6 mai 1947: « […]N'oubliez pas de me dire comment vous trouvez la

situation en Angleterre. Les choses qui m'importent le plus concernent le bébé, le chauffage, etc. et les risques de guerre à venir. Il semblerait que j'aie pas mal d'argent qui m'attende en Angleterre, alors dites-moi combien il en faut là-bas pour un bon niveau de vie. Y'a-t-il des chances que Chiki y trouve du travail? J'ai hâte de vous lire sur tout ce que vous aurez à dire sur la situation en Angleterre et je suis en train de peindre trois tableaux en même temps. *Les Vieilles filles*, *La Crèche nocturne* et un troisième auquel vous devez trouver un titre. J'avais trouvé une *nona* pour Gabriel mais elle ressemblait tant à une truie pudibonde que j'ai dû m'en débarrasser. Elle m'énervait; je ne cessais de l'imaginer avec une petite queue en tire-bouchon qui allait lui sortir du bas du dos. C'était, à part cela, une femme foncièrement mauvaise, alors je suis revenue à Francesca et à sa fille.[…] »

Et encore, de Leonora Carrington [printemps 1949 ou 1950] à Edward James: « J'ai rencontré quelqu'un que vous connaissez, une sorte de Scandinave qui vous a amené un jour à un match de base-ball quelque part en Amérique. Vous voyez de qui je parle? Je ne me souviens pas de son nom et il ne m'a pas du tout plu. J'essaie de peindre à un moment ou à un autre, avec toujours les mêmes difficultés. J'aimerais tant que vous rencontriez Parisot si vous vous rendez à Paris, Librairie Gallimard[11]. Il est absolument charmant.

Edward, dépêchez-vous! Et décidez-vous sur les dates? J'ai hâte de vous voir. Serez-vous encore en Europe cet automne si je décide de venir, disons en septembre? »

Et, pour finir, comment ne pas être frappé de cette « manière » propre à Leonora, elle qui adopte une thématique soudainement loufoque – dès lors que « la famille », la famille de l'enfance, est en question?

Leonora Carrington à Edward James (1950/1952?): « Très cher Edward, Ravie de recevoir votre lettre. Tant de choses se sont passées depuis votre dernière lettre. Mon père est mort et cela m'a fait un choc bien plus grand que je n'aurais pensé. Toujours est-il que je suis apparemment en train de vivre une métamorphose qui s'accompagne de beaucoup d'angoisses et de vieilles habitudes dont je me défaisais. J'aimerais voir ma mère et elle s'attend à me voir retourner en Angleterre et je m'obstine à rater les bateaux pour essayer d'abord de recoller les morceaux – je me sens très bizarre. J'ai décidé de refuser l'héritage pour moi-même et je vais faire mettre ça de côté pour les Antéchrists[12] car il me semble que l'argent ne ferait que compliquer ma vie davantage […].

11. Il ne peut s'agir que de Flammarion car Henri Parisot n'a jamais travaillé chez Gallimard.

12. Il s'agi de ses fils à l'évidence.

Edward, mon cher Edward, quand venez-vous? Je dois avoir une réponse rapidement car j'aimerais faire le voyage de retour avec vous. J'ai besoin de vous, tout de suite. Toute mon horrible famille (sauf ma mère) me fait tellement peur que je pensais pouvoir aller à Hazelwood avec vous et cela transformerait cette situation absolument macabre en une source d'amusement pour nous deux dans les années à venir.

[…] Je les imagine déjà s'attendre à assister à ma capitulation finale: rejoindre le cocon respectable que forment les fox terriers, Hazelwood, la chasse. « Merde, merde, et merde! » s'empêcherait de hurler l'ambassadeur tout en s'engouffrant dans le vestibule, avec de grosses taches de sauce aux canneberges sur sa chemise, mais susurrant plutôt « Sphéroïdes » en lançant un sourire énigmatique et menaçant au dignitaire ecclésiastique alors que, du bout d'un doigt, il arrange le calamar portugais géant qu'il a à la boutonnière, ce qui en toute logique ne signifie rien d'autre que l'abdication fédérale définitive, au vu des conditions suspensives des articles n° 11162891246231117816940000000 de la Charte Première des Rustiques Pied et Bouche qui se trouve dans le quatrième tiroir à gauche.

Je dois aller prendre mon bain où l'eau va refroidir. Je l'ai préparé en mettant dans ses eaux d'un blanc nacré, comme Luis Buñuel, quelque chose qui flotte à sa surface. Au revoir, mon très cher et très aimé Edward. »

Les traductions des extraits de lettres sont de Didier Girard.